Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 90 (1963)
Heft: 10

Artikel: Course de vitesse : l'évolution du langage
Autor: Nicollier, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-233372

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Course de vitesse: l'évolution du langage

par Jean NICOLLIER

L'un des « à la manière de » du spirituel Paul Rebouz mort à Nice, il y a deux mois, s'en prenait aux sonnets du très Parnassien José-Maria de Hérédia. Il attribuait à l'auteur des *Trophées* un poème sur le câble télégraphique sous-marin ; il y décelait « en sourds éclairs, le passage des mots ».

Ce n'est point une image seulement. C'est une réalité. Constamment, le langage se trouve dans la nécessité de créer des nouveaux mots pour désigner les machines, les sciences, les usages nés du matin ou de la veille au soir. Ainsi de nombreux substantifs et adjectifs font-ils leur apparition. D'autres changent de sens.

Il sied, bien entendu, de ne pas accueillir avec empressement ces arrivants dont tous ne possèdent pas des papiers en règle ; dont beaucoup essaient de supplanter, sans profit pour personne, des expressions d'hier qui ont gardé tout leur prix.

La mode et l'élégance dite de « haute couture » font une forte consommation de mots déviés dans leur ancienne signification. Ainsi, avant-hier, une femme *allurée* n'était autre qu'une excentrique un peu voyante. Aujourd'hui, une robe du soir *allurée* met en valeur les formes d'une jolie créature. Une *minaudière*, ce fut longtemps une personne dépourvue de naturel et qui aimait à faire des *mines*. Selon le goût du jour, la *minaudière* désigne un petit arsenal portatif (glace, houpette, poudre, crayons...) par la vertu de quoi nos coquettes se refont, en deux temps et trois mouvements, une *beauté*. La langue familière qualifie de *môm iers* les dévôts intolérants ou ostentatoires. En réalité, le mot dérive du vieux terme : *momer* (se déguiser, porter un masque), petit-neveu de l'allemand : *mommern*.

* * *

Mais si la pléthore de mots improvisés n'est pas dépourvue d'inconvénients et s'il faut veiller au grain, l'appauvrissement du langage est, lui aussi, un mal. A cet égard, le dictionnaire français-patois récemment édité par l'« Association vaudois des amis du patois » nous démontre que le parler savoureux de nos pères ne faisait pas fi du pittoresque et du nombre des variantes. Les glossaires régionaux « en rajoutent », comme on dit familièrement.

La *bavarde* est gratifiée par le patois de Savigny (celui du dictionnaire précité) de versions pleines de couleur. Les Veveysans de jadis recouraient à *buzanges* et à *caquevelles* pour désigner les gaillardes par trop alanguées. Du temps que j'étais collégien, je connaissais une plantureuse marchande des quatre-saisons, laquelle ne cessait de tamponner ses yeux humides de rouges. Si l'on s'informait de la nature de

ses maux, la commère vous répondait :

« Ça ne va pas fort. J'ai plein de *pétierne* dans l'œil. »

La *pétierne ?* C'était *l'exsudation des yeux.* Je ne sais si le patois connaît l'expression en cause ?

Plus riche en vignes il y a cent ans qu'en ce demi-siècle, la cité des Vignerons voyait affluer sur son territoire, les *moniats* et les *moniattes* de Haute-Savoie (les effeuilleurs).

Les gamins ne disaient pas qu'ils se hissaient à *califourchon* sur le dos d'un camarade : ils circulaient à *caquelicou* (le patois de Marc à Louis recourt à *cabelyon*). Soutirer un menu argent de poche à son père, c'était *grucher* le cher homme. Un *gogne* qualifiait le propre à rien, alors que le *bravache* ressemblait comme un frère au *brelurin.* Guéer un cheval, c'était le faire aller et venir dans l'eau pour le rafraîchir. Et les bulles produites dans une nappe liquide par un batracien immergé ou par un poisson, devenaient des *borbots.* Les Anglais se trouvaient être dénommés, à Vevey toujours, *gouennes* ou *bigouennes.*

La fille d'office chargée d'ouvrir les huîtres avant d'apporter aux consommateurs les coquilles, le citron, le pain noir beurré et les fourchettes à dents courtes, ne jouit pas d'une considération extrême. C'est ainsi qu'une petite actrice peu intelligente — comme une huître — ayant frappé à la porte de sa redoutable camarade la comédienne Augustine Bréhan et s'étant hasardée à dire : « Ouvrez-moi ! », Bréhan rétorqua : « Vous me prenez donc pour une *écaillère* ? »

Or, il y a un peu plus d'un siècle, des jeunes filles, souvent d'excellente éducation mais peu fortunées, briguaient, dans les grands restaurants de Paris, la place d'*écaillère.* Ces dames entrèrent même dans la littérature. On représenta à Paris (1837) une pièce intitulée : *La Belle Ecaillère.*

Un *freluquet,* tel est désigné un individu malingre et prétentieux. Or, jadis, *les freluquets* n'étaient autre qu'une poignée de petite monnaie.

Le pseudo-sonnet de Hérédia n'exagérait pas. Rien n'évolue avec plus de constance que la langue française, que ce soit sur un versant ou sur un autre du Jura.

FAITES-NOUS DES ABONNÉS !

A chaque fois c'est un ami de plus gagné à notre cause...